

Cet objet paradoxal

Robert Yergeau

Number 126, Spring 2005

La chaîne de production

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41205ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yergeau, R. (2005). Cet objet paradoxal. *Liaison*, (126), 7–8.

Cet objet paradoxal

Robert YERGEAU

Couple infernal, polices, bons à tirer, la chaîne (de production) :
que de violence autour de cet objet paradoxal qu'on nomme « livre ».

Couple infernal

LE MÉTIER D'ÉDITEUR APPARUT en France, dans les années 1830. Le « couple infernal » auteur-éditeur venait de naître : « Même si l'amitié n'est pas impossible [...], les relations tournent plus souvent à la passion, voire à l'orage. Au fil des correspondances échangées, on mesure la place que tient l'argent dans ce couple infernal¹. » L'argent ? En France, sans doute, ce qui n'est évidemment pas le cas en Ontario, où les écrivains doivent se résoudre à aimer, à quelques centaines de dollars près, ou, de façon rarissime, à quelques milliers, l'art pour l'art, sinon ils se préparent un amer festin. Passion, orage ? Balzac fit affaire et se brouilla avec une trentaine d'éditeurs², soit plus du double de tous les membres du Regroupement des éditeurs canadiens-français ! Dans sa correspondance avec *La Nouvelle Revue Française*, Céline déversa sa mauvaise humeur, sa hargne, sa paranoïa même, sur certains éditeurs : « Les éditeurs peigne-cul sont des fléaux. Plus on en détruit mieux ça vaut³. » Aucun éditeur n'échappa à son courroux, pas même le patriarche de la vénérable maison, Gaston Gallimard : « Ce vieux Père Déficit doit être en train de se faire sucer le jonc au bord d'un lac... pendant que je me crève au tapin pour que ses morues se couvrent de vison cet hiver⁴ ! » Cette caustique description prend valeur d'exemple, les écrivains aimant croire que les éditeurs mènent la grande vie en les exploitant.

La liste des écrivains ayant rageusement émis force griefs contre les éditeurs serait interminable. Contentons-nous de deux autres exemples particulièrement rudes. En 1979, Claudy Patrick publia, à Sherbrooke, chez Antoine Naaman, qui fut mon premier éditeur, *Les éditueurs*. L'auteur de la Guyane réglait ses comptes, dans ce « roman-essai », avec le milieu parisien de l'édition, nommément La Pensée Universelle, reconnue pour sa pratique du compte d'auteur qui, c'est le moins que je puisse dire, n'avantageait pas les écrivains aveuglés par le désir de publier à tout prix : « C'est le vol manifeste ! C'est la dictature éditoriale ! C'est du charlatanisme. On se fout de ma gueule. On choisit tout pour moi. Le papier, le format, la couverture, le nombre de tirages, leur rapport, leur vente, la publicité [...] et... là oui, l'avance d'argent⁵... » Que l'écrivain n'ayant jamais eu l'une ou l'autre de ces pensées

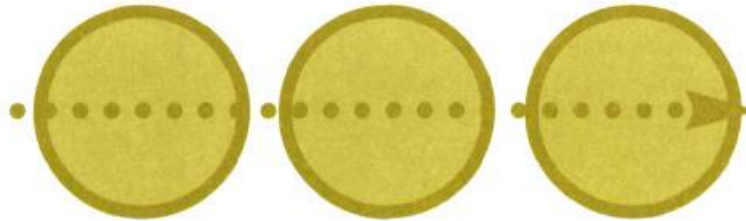
lui lance son premier livre ! Passant sa rage sur tous les éditeurs, Claudy Patrick augmentera la dose métaphorique : « Messieurs, je pense, vous êtes des connards des salopards des salopes des enculés mondains des moins que rien et je vous emmerde⁶. » Enfin, à l'automne 2004, Pierre Leroux faisait paraître *Cher éditeur*, une vingtaine de lettres comme autant de pièces en un acte épinglant, sous des dehors tantôt légers, tantôt graves, le monde de l'édition. Dans *Mémoires d'un amnésique*, Jules Liberman se suicide après le refus d'un éditeur de le publier. Il possédait un chien qu'il avait dressé à attaquer au mot « éditeur⁷ » !

Il faut que le livre fascine toujours autant l'esprit humain pour que les éditeurs soient détestés de la sorte...

Police

Un manuscrit a été accepté ; le contrat d'édition, paraphé. La course à relais (d'obstacles...) débute. Je la résume, sans les doutes, les tensions, les coups de gueule qui la ponctuent. L'auteur et l'éditeur discutent de la confection du livre. Selon le genre (un recueil de haïkus ne se traite pas comme un dictionnaire), l'on arrête un format, l'on choisit la police et le corps. Le metteur en pages entre en fonction ; une première épreuve est produite, confiée aussitôt au correcteur

qui traque les coquilles, repère les fautes et autres imperfections en tous genres. L'épreuve ainsi traitée est remise à l'auteur pour vérification et approbation. Le tout retourne au metteur en pages qui entre les corrections et imprime une deuxième épreuve que le correcteur vérifie derechef. L'intérieur du livre en devenir est terminé ; en fait, on veut le croire, sans y croire vraiment, car un livre sans coquille ou erreur typographique est fort rare. En parallèle, est entré en scène le graphiste, qui concevra la couverture. Le nom de l'auteur, le titre du livre, le logo de la maison d'édition, la reproduction d'un tableau, une illustration, une photo, la police, le corps, les couleurs : tout est soupesé. Entre les souhaits de l'auteur et les desideratas de l'éditeur, le graphiste navigue, mettant souvent ses nerfs artistiques à vif ! Reste le texte de présentation de la quatrième de couverture. Ni trop clinquant ni trop terne, il doit être suffisamment attrayant pour attirer les éventuels lecteurs.



Bon à tirer

Le choix du papier arrêté, le tirage confirmé, les délais fixés, l'imprimeur prend le relais. Les jours passent. On reçoit une épreuve de la couverture. Première leçon : l'intensité des couleurs n'est pas la même à l'imprimerie que sur l'écran du graphiste. On a beau le savoir, on sursaute toujours. Deuxième leçon : l'imminence de la parution du livre agit comme un catalyseur. On voudrait modifier ceci, revoir cela, changer un mot... Le code à barres, cette concession obligée à la circulation commerciale du livre, apparaît soudainement trop gros. Et puis, malheur et damnation, une coquille se pavane, fière d'avoir pu déjouer tous les postes de contrôle jusqu' alors. Il était moins une. L'auteur vient aux nouvelles. On lui dit que tout se déroule à merveille, qu'il n'y a aucune anicroche. Les jours continuent de passer. On reçoit l'épreuve de l'intérieur. On tourne nerveusement les pages : y sont-elles toutes, dans le bon ordre et plus droites que les agents de la GRC en faction devant la résidence de la Gouverneure générale ? Me revient en mémoire un livre feuilleté en librairie, dont quelques pages étaient décentrées.

Le bon à tirer est signé. Il ne reste plus qu'à attendre, en souhaitant que l'encre, la colle, les machines, Dieu, le diable même, ne décident pas, par quelques obscurs desseins, d'empêcher l'enfant de naître. Puis, l'annonce faite à l'éditeur : le livre vient de sortir des presses.

Le temps suspendu

Le cœur battant la chamade, on ouvre fébrilement une caisse. L'odeur de l'encre si familière nous saisit. L'encre est aux éditeurs, ce que la madeleine fut à Proust. On examine le livre dans un mélange déconcertant de joie et de crainte ; y trouvera-t-on une quelconque imperfection ? Tomberons-nous, au hasard d'une page, sur la coquille tant redoutée ? Se dira-t-on que, tout compte fait, il eût été préférable de choisir une autre police ? Aucune catastrophe à l'horizon. On peut enfin respirer d'aise. Mes deux plus grandes joies d'éditeur auront été la découverte de nouvelles voix — qui ne sont ni affaire d'âge ni de premiers manuscrits —, et de tenir ce nouvel assemblage de signes et de papier, cet objet à la fois commun et magnifique. Aussitôt, je communique avec l'auteur et lui fixe rendez-vous. Je lui remets ses exemplaires, mais, comme c'est le cas depuis le tout premier livre publié, je lui demande d'attendre mon départ avant de les examiner ; je n'ai jamais voulu m'immiscer dans la première rencontre entre un auteur et son livre.

Commerce et culture

L'art est une chose ; le commerce, une autre...

Le distributeur a reçu des centaines d'exemplaires qui prendront le chemin des librairies. Au préalable, notre agent commercial aura préparé le terrain, rencontrant les libraires, leur présentant les titres à venir, tentant de les convaincre de ne pas les ignorer. Tout déboile : service de presse, envoi de communiqués, publicité, suivi auprès des uns et des autres. Dans ce grand jeu de la concurrence commerciale, les éditeurs franco-ontariens doivent mener une lutte incessante pour tenter d'imposer leurs livres,

conscients de l'état des lieux : réseau de librairies francophones quasi inexistant ; lectorat restreint ; médias ignorants, condescendants ou inféodés à ce qui vient d'ailleurs. Et que dire des écoles secondaires ? Tant qu'elles ne serviront pas de relais critique à la littérature franco-ontarienne, celle-ci demeurera en déficit de rayonnement.

Par ailleurs, le Québec restera toujours un territoire à conquérir. Sait-on que, dans certaines librairies québécoises, les livres franco-ontariens sont classés sous la littérature étrangère ?

Ces réalités commerciale, culturelle et idéologique sont souvent une source de malentendus entre l'éditeur et l'auteur. Celui-ci se demande si celui-là fait tout pour que son livre se retrouve en librairie ou pour que les critiques en fassent écho dans les journaux et les revues. Je comprends et partage ces frustrations. Mais l'auteur doit tout de même garder en tête que le choix d'une maison d'édition n'est pas innocent. Publier en Ontario, c'est inscrire son œuvre dans un espace culturel et social, traversé par des enjeux distincts de ceux du Québec.



Les gens bouquinent. Peu leur chaut de connaître les étapes menant un manuscrit, devenu entre-temps un livre, sur les fonts baptismaux des librairies. Hypocrites lecteurs, mes semblables, mes frères... ■

Robert Yergeau est professeur au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa. Il a fondé les Éditions du Nordir en 1988. Il a publié, à l'automne 2004, Art, argent, arrangement. Le mécénat d'État.

Notes

1. Bruno Blasselle, *Le triomphe de l'édition. Histoire du livre*, volume II, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes / histoire », n° 363, p. 43.
2. *Ibid.*, p. 42.
3. Louis-Ferdinand Céline, « Lettre à Jean Paulhan - le 24 juillet 1948 », *Lettres à La N.R.F., 1931-1961*, édition établie, présentée et annotée par Pascal Fouché, préface de Philippe Sollers, Paris, Gallimard, 1991, p. 67.
4. *Id.*, « Lettre à Jean Paulhan - le 6 août 1954 », p. 238.
5. Claudy Patrick, *Les éditeurs*, préface de Bertène Juminer, Sherbrooke, Naaman, 1979, p. 136.
6. *Ibid.*, p. 139.
7. Pierre Leroux, *Cher éditeur*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 50.

